

l'aîle est coupée. Sans Valentine, les ombres de la nuit s'épaississaient autour de Paul. Sans elle il devenait un corps sans âme, se mouvant au hasard, dans l'obscurité, comme une machine inerte qui n'a plus ni direction ni impulsion suivie. Aussi, dans le premier moment, ce qui venait de se passer lui fit l'effet d'un affreux rêve. D'après son caractère, Paul envisageait d'abord ces ruptures comme définitives. Il s'abandonnait au désespoir, puis des pensées moins tristes se présentaient à lui, comme des éclaircies dans le ciel sombre, elles se multipliaient, s'engendraient les unes par les autres, et Paul ne tardait pas à renaître à la vie, à l'espérance. Cette fois, ce fut le contraire qui arriva. Paul douta, se révolta, fut sur le point de retourner près de Valentine et de se jeter à ses pieds, refusa de croire à la séparation qu'il avait demandée, à une séparation éternelle, puis la réalité l'étreignit, le terrassa, et, quand un appel irrésistible l'enleva à la torpeur où il était plongé, ce n'était plus Valentine qui le consolait, qui lui tendait les bras, c'était sa sœur, sa petite sœur qu'il pouvait maintenant aimer sans restriction. Le devoir, les liens du sang, parlaient à cette âme troublée et la dédommageaient déjà de ses sacrifices. Pauvre enfant, chère et douce créature ! Elle avait lutté dans son berceau contre une jeune fille accomplie, mais elle était enfin victorieuse, et le cœur de son frère lui revenait. Et Valentine par cela même qu'elle était vaincue, dans cette lutte, en sortait plus grande et plus pure.

Paul s'installa près de sa mère et ne la quitta plus. Il veilla, il passa les nuits, il se fit sœur de charité pour prodiguer ses soins sans lassitude et sans interruption.

M. de la Fosse, par moments,

serrait la main de son fils. Il ne lui disait rien, mais on lisait une émotion profonde sur ce vieux visage qui avait vu cependant bien des dangers.

Dans ses visites presque quotidiennes, M. du Breuil contemplait Paul avec admiration.

— C'est étonnant ! murmurait-il ; c'est étonnant !

Puis, une fois, il se mit fortement en colère contre lui-même.

— Suis-je une brute ? se dit-il. Qu'y a-t-il d'étonnant dans la conduite de Paul ? J'en ferais autant moi.

Il ne tarda pas à se mettre à l'unisson des vœux et des sentiments qui s'agitaient autour de lui. Il s'intéressa sincèrement au sort de la petite fille, et, la voyant à peu près sauvée, il s'en réjouit bruyamment, d'autant plus bruyamment qu'il avait à cœur de rattraper le temps perdu.

Très-expansif de sa nature, M. du Breuil ne put s'empêcher longtemps de féliciter Paul.

— Mon cher ami, lui dit-il, c'est bien, c'est beau !

— Quoi ? demanda Paul.

— Ce que vous faites. Non, non ! je vois que vous interprétez encore mal mes paroles. Je suis très-gêné avec vous, Paul ; vous êtes si vif que j'ai toujours peur d'une dispute. Ma fille me gronde ensuite, et c'est toujours moi qui ai tort. Je voulais seulement vous dire que si Valentine tombe malade, elle sera bien heureuse. Non, je m'exprime mal. Je veux dire que Valentine...

— Mon cher M. du Breuil, interrompit Paul avec une douceur résignée, nous ne nous disputerons plus jamais à présent. Et... je le regrette.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? pensa M. du Breuil, tandis que Paul s'éloignait. Au fait, c'est